Plant CEXOTICA Bulletin de la Société française d'acclimatation N° 18 – avril-mai-juin 2017

Revue de la Société française d'acclimatation

(association loi 1901)

Adresse BP 16 17880 Les Portes-en-Ré

Composition du bureau

Président : Pierre Bianchi Trésorier : Patrick Bouraine Trésorier adjoint : Jean-Michel

Groult

Secrétaire : Salomé Simonovitch Secrétaire adjointe : Patricia

Marc'hic

Mise en page : David Flores Prieto

La rédaction de la revue reste libre d'accepter ou de refuser les manuscrits qui lui seront proposés. Les auteurs conservent la responsabilité entière des opinions émises sous leur signature.

Photographie de première de couverture : *Magnolia grandiflora* (Patrick Bellec). Photographies ci-contre, en haut :

Platycerium bifurcatum (Tom Velardi), protection d'une Dicksonia antartica (Daniel Schneider), bouton de Michelia fulva (Patrick Bellec). Photographie ci-contre, en bas: Aloe polyphylla en cours de floraison (Régine Dumont).

couverture: Resultats obtenus grâce à une conséquente stratégie de protection: l'Alsace comme vous ne l'avez jamais vue! (Daniel Schneider.)

ISSN 2276-3783







Sommaire

Bulletin n° 18 – avril-mai-juin 2017

| Editorial – | 3 |
|--|----|
| Magnolia en Finistère – Patrick Bellec | 4 |
| Aloe polyphylla. Plus facile que ce qu'on lit dans les livres ? — Régine Dumont | 9 |
| Platycerium bifurcatum, fougère corne-d'élan. Une fougère subtropicale résistante au froid – Tom Velardi (traduction : Pierre Bianchi) | 13 |
| Bouturage à l'étouffée de l'amateur – Pierre Bianchi | 17 |
| Stratégies de protection hivernale en climat froid — Daniel Schneider | 22 |
| Présentation des auteurs | 31 |



Editorial

L'acclimatation revêt différentes facettes, c'est ce qu'illustrent les articles de ce numéro 18.

Tout d'abord, un compte rendu d'acclimatation logique : à climat océanique, plantes aimant la fraîcheur, l'air humide et un sol bien pourvu en eau. C'est l'article de Patrick Bellec, il nous montre que la diversité qui existe au sein du groupe *Magnolia* peut facilement être exploitée en Bretagne. Ayant débuté avec des espèces couramment disponibles, Patrick a peu à peu à peu monté une collection d'espèces inhabituelles. Il nous indique l'origine et les particularités d'espèces rarement cultivées, leur mode de culture depuis le semis, celles qui sont les plus fiables ou celles qui paraissent plus délicates à cultiver, et, pour les moins courantes en culture, une première estimation de leur rusticité qu'il faudra préciser avec le temps.

L'acclimatation faite au hasard aboutit rarement à une réussite, nous vous le répétons depuis dix-huit numéros de *PlantÆxotica*; l'article de Régine Dumont montre cependant qu'en n'étant pas trop timoré, et avec un peu de chance, on peut parvenir à un succès inattendu, un peu comme Marc Twain l'avait résumé en une phrase : « Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. » Régine nous parle d'une succulente un peu mythique pour jardinier avancé : *Aloe polyphylla*. Une plante ayant figuré sur la liste des plantes désirables de beaucoup d'entre nous à cause de sa superbe géométrie, de sa belle fleur, de son origine montagnarde qui fait d'elle un des rares *Aloe* raisonnablement résistants au froid, mais qu'on perd souvent l'été à cause d'arrosages non adaptés, ce qui la rend très rare dans les jardins. L'ayant introduite dans le sien tout à fait par hasard, sans idée préconçue, mais pas sans la surveiller, ni l'aider, Régine nous raconte comment elle l'y maintient depuis une quinzaine d'années, avec des hauts entrecoupés de quelques difficultés. Nous lui adressons nos félicitations.

L'acclimatation « limite » sera illustrée par une expérimentation au Japon sur *Platycerium bifurcatum*. C'est une plante d'appartement classique qui, en général, ne devient pas bien exubérante et fait long feu dans nos salles de bains, où on nous conseille de la placer. Pour garder longtemps cette superbe fougère, Tom Velardi vous invite à la cultiver comme elle en a l'habitude, accrochée en épiphyte sur un tronc. Dans un article très précis, il nous dévoile ses conditions climatiques et les limites de cette culture en plein air lorsque le climat comporte du gel hivernal. Nous envisagerons dans un autre article une culture en France adaptée aux climats moins favorisés.

Bouturer, avec nos moyens limités d'amateurs, des plantes qui nous plaisent pour en former des groupes de plusieurs végétaux dans nos jardins, les échanger ou faire plaisir à nos amis, l'article de votre serviteur nous explique comment c'est possible. Commençons par les plantes les plus faciles, respectons des règles simples, le succès est au bout. Par la suite, l'expérience se forgeant, nous serons capables de multiplier la plupart des plantes désirables.

L'acclimatation dévorante, avec des plantations débordant largement nos possibilités climatiques, est abordée par Daniel Schneider. Quel ne fut pas notre étonnement de trouver dans un jardin alsacien presque la même gamme de plantes que celle de nos jardins du Midi! Voyez en quatrième de couverture le dépaysement qui en émane. Daniel nous explique que ce succès nécessite, outre pas mal d'énergie, d'être bricoleur et de connaître les besoins des plantes pour adopter une stratégie de protection adaptée, qu'il nous détaille photos et schémas à l'appui.

Grâce à ce partage d'expérience, chacun des lecteurs pourra peu à peu forger sa propre ligne de conduite, alors, alors... quand divulguerez-vous aussi ce que vous constatez dans vos jardins, ou dans ceux que vous visitez ?

Magnolia en Finistère

- Patrick Bellec -

La nomenclature des Magnoliacées a été revue ces dernières années, avec un regroupement de plusieurs genres sous le genre Magnolia. Plusieurs espèces ont été regroupées à la suite de leur étude moléculaire (ADN); cependant, les botanistes de Chine ne reconnaissent que partiellement ces changements.

C'est dans la presqu'île de Plougastel-Daoulas, dans la rade de Brest, que se situe le jardin où je cultive plusieurs dizaines de magnolias.

Mon jardin est classé en zone 9b, avec des minima rarissimes de – 3 °C pendant quelques heures. Ces dernières années, les gelées sont devenues plus rares, avec les deux derniers hivers sans gel (2015 et 2016). L'altitude est de 115 m, avec une exposition aux vents dominants d'ouest.

Mon aventure avec ces arbres remarquables a commencé en 1986, au tout début du jardin, avec la plantation d'un magnolia connu : *Magnolia x loebneri* 'Léonard Messel', qui donne une abondante floraison rose pale.

Cette même année, *M. liliiflora* 'nigra' a été planté, et il fleurit régulièrement dans des tons pourpre foncé au printemps, avec une remontée de quelques fleurs en fin d'été, début d'automne. C'est un arbre qui s'étale, ce qui lui vaut une taille régulière. La plantation se poursuit en 1988 avec un grand classique, *M. grandiflora*, qui mettra plus de dix ans avant de fleurir, mais qui donne désormais, tout au long de l'été, des fleurs au parfum citronné. Il est rejoint quelques années plus tard par une sélection américaine appelée 'Little Gem', au développement nettement plus réduit.

Les premiers *Michelia*, désormais classés dans le genre *Magnolia*

L'histoire se poursuit avec des *Michelia*. Je les découvre au Conservatoire botanique national de Brest, et j'ai la chance de bien connaître le pépiniériste Raymond Grall, qui diffuse ces nouvelles espèces, hybrides et cultivars, même si leur rusticité n'est pas bien établie. Ce qui fait dire à Raymond Grall qu'ils « peuvent geler de peur ».

Malgré ces incertitudes, je n'hésite pas à planter *M. figo* var. *crassipes* et *M.* x *foggii* 'Jack Fog' en 1989 – ils seront le point de départ de ma découverte des autres genres de Magnoliacées.

Le premier, *M. figo* var. *crassipes*, est un petit arbre (de 2 à 5 m de haut) qui donne de petites fleurs pourprées au puissant parfum de banane sucrée (on l'appelle le *Banana Shrub*); quelques fleurs suffisent à embaumer des dizaines de mètres carrés. Sa rusticité est correcte, car il a subi plusieurs minima à – 3° C sans être défeuillé. Le second, *M.* x *foggii* 'Jack Fog', donne un arbre de taille moyenne, érigé, aux nombreuses fleurs blanches teintées de rose, avec un parfum très subtil; les boutons floraux sont recouverts d'un duvet doré. On peut rappeler que *M.* x *foggii* est un hybride entre deux espèces: *M. figo* et *M. doltsopa*.

Des *Magnolia* qui ont aujourd'hui vingt-cinq ans et plus

A la fin des années 1990, nouvelles plantations : *Magnolia campbellii* 'Charles Raffill', 'Star War' et 'Iolanthe'. Leur floraison intervient en février-mars, bien que, certaines années, leur floraison peut commencer dès janvier. Elle peut être abîmée lors de gelées tardives de – 2 °C, comme toutes les espèces et variétés à la floraison précoce. Ce sont des arbres que je taille progressivement en futaie.

L'année 1999 correspond également à l'arrivée de plusieurs autres cultivars : 'Vulcan', 'Manchu Fan', aux floraisons précoces (février), et 'Heaven Scent', aux fleurs en gobelets dressés rose pale, ainsi que 'Butterfly', à la floraison jaune, plus tardifs.

La floraison blanc crème des *M.* 'Manchu Fan' met en valeur la belle couleur lie-de-vin de celle du *M.* 'Vulcan', planté juste à côté. Autre mariage de couleurs intéressant, le jaune des fleurs du *Magnolia* 'Butterfly' qui répond au rouge pourpre des fleurs de *Malus purpurea* 'aldenhamensis' lors de leur floraison simultanée.



1. Magnolia x 'Charles Raffills', 2. M. x 'Star Wars', 3. M. x 'Vulcan' x 'Manchu Fan', 4 . M. x iolanthe, 5. M. x 'Manchu Fan' , 6. M. x 'Butterfly'.

Un magnolia américain, *Magnolia acuminata* 'Kobandori', est planté en 1993 ; il donne des fleurs jaunes qui apparaissent en même temps que les nouvelles feuilles.

D'autres plus récents

D'autres magnolias caducifoliés ont été introduits plus récemment : M. Biondii, M. Campbellii, issu de semis des cultivars 'Darjeeling' hybridé avec 'Betty Jessel', M. macrophylla, M. sieboldii, aux fleurs blanches tournées vers le sol, M. Sprengeri 'Eric Savill', M. officinalis var. biloba, M. wilsonii, M. zenii; ainsi que les magnolias hybrides 'Gold Star', 'Encore', 'Milky Way' aux grandes fleurs blanches.

Trois *M. delavayi*, issus de semis, complètent cette liste, avec notamment un exemplaire aux nouvelles pousses bronze pourpre, issu d'une récolte au Vietnam, qui a fleuri quatre ans après le semis; de même pour la forme 'rubra' aux fleurs roses, issue de graines provenant du Yunnan.

Encore des Magnolia de l'ancien genre Michelia

Ces quinze dernières années, j'ai repris la plantation d'autres magnolias sempervirents d'Asie appartenant à l'ancien genre Michelia : Magnolia champaca, espèce tropicale qui supporte nos hivers de la rade de Brest, M. chapensis, M. calcicola aux fleurs en coupe jaune clair, M. compressa aux multiples petites fleurs blanches, parfumées, M. doltsopa avec de grandes fleurs précoces, et son cultivar 'Silver Cloud' aux fleurs doubles, M. ernestii, M. fallax dont le revers des feuilles est velouté, M. figo aux fleurs crème qui dégagent un puissant parfum, M. figo subsp. skinneriana, M. x foggii 'Bubbles' et 'Up Miss Mixed', très florifères. M. foveolata, M. fulva, récolté au Vietnam et aux très grandes feuilles, M. laevifolia (Michelia yunnanensis), à la floraison blanche parfumée, M. Maclurei, M. martinii, M. maudiae, M. pachycarpa, M. platypetala, M. sphaerantha, M. velutina aux feuilles duveteuses et aux fleurs crème, M. xanthantha aux



1. Magnolia x 'Milky Way', 2. M. delavayi rubra, 3. et 4. M. delavayi.



1. Michelia foggii 'Up Miss', 2. M. compressa, 3. M. foggii 'Jack Fog', 4. M. x 'Fairy Blush'.

feuilles coriaces et fleurs en coupe fermée jaune pâle.

Certaines de ces espèces sont présentes avec plusieurs clones, tels que : *M. laevifolia*, dont le feuillage varie d'aspect et de taille selon les plants, *M. foveolata* et *M. compressa* notamment.

En complément de ces espèces bien identifiées, plusieurs plants indéterminés ont pris place dans le jardin, issus de semis récoltés au Yunnan.

Dans les anciens genres Manglietia, Parakmeria et Alcimandra

Dans l'ancien genre Mangletia, j'ai planté: Magnolia aromatica, M. chevalieri, M. conifera (Manglietia chingii), M. duclouxii, M. fordiana, M. glauca, M. guangnanica, M. insignis aux fleurs bicolores rose et rouge, M. tenuipes, M. yunnanensis, M. wangii. Globalement, ces espèces qui supportent la concurrence poussent dans une forme érigée, bien droits. Plusieurs plants indéterminés issus de semis qui proviennent du Yunnan ou de collectionneurs ont été également plantés. Dans l'ancien genre Parakmeria: Magnolia nitida et M. lotungensis — ces deux espèces donnent des nouvelles pousses particulièrement colorées de rouge et de pourpre.

Dans l'ancien genre *Alcimandra*, j'ai planté *M. Cathcartii*.

Nombre de ces espèces issues de semis sont trop jeunes pour fleurir pour le moment.

Semis de magnolias

Pour les semis, j'utilise le substrat suivant : 50 % de terreau de semis de qualité, 25 % de terre de bruyère forestière, et 25 % de perlite horticole. Les graines sont disposées dans des godets de tailles différentes selon le nombre à semer. Une fois la levée effectuée, l'ensemble du godet est transplanté dans un pot de plusieurs litres, selon le nombre de plantules. Un à deux ans plus tard, les jeunes plants sont rempotés individuellement en pot de 1 litre, type rosier. Ce système permet aux plantules de se renforcer avant la transplantation définitive. A surveiller : les attaques des escargots et limaces, qui peuvent détruire un semis en une nuit et ravager les jeunes plants.

Quel avenir?

L'avenir est en route avec plusieurs espèces encore jeunes pour être plantées, ou récemment acquises. En pépinière, les espèces suivantes issues de semis de graines récoltées au Yunnan : M. amoena, M. bailina, M. elegans, M. forrestii, M. fulgens, M. funingensis, M. guangnanica, M. opipara, M zenii 'Pink Parchment', et plusieurs indéterminées. Autre origine des graines, le Nord du Vietnam, avec plusieurs espèces indéterminées, dont, peut-être, M. sapaensis.

Dans les semis en cours, des levées pleines d'espoir : M. baillonii, M. hookeri, M. odoratissima,

M. ovoidea, M. pterocarpa, et des indéterminés récoltés au Yunnan. Dans les derniers plants rentrés en observation, quelques trésors tels que : M. odora (Tsoogiodendron odorum), M. sinica (Manglietastrum sinicum), deux espèces menacées dans leur milieu en Chine, M. caveana, originaire de l'Assam, et les tout derniers hybrides interspécifiques M. sieboldii x insignis, au feuillage persistant.

Dans un jardin comme le mien, l'emplacement de chaque magnolia est choisi en prenant en considération sa taille future, avec une taille régulière. Les Magnoliacées supportent correctement la taille de façonnage et de mise en forme. Quelques éléments pour la culture de ces derniers : le sol acide à neutre est souhaitable, notamment pour les espèces persistantes d'Asie. Le sol doit pouvoir conserver une fraîcheur : éviter les sols secs. A éviter également, les sols lourds et détrempés, qui provoquent l'étouffement des racines et le dépérissement du plant. Les racines charnues et odorantes ne doivent pas être blessées afin d'éviter toute attaque fongique. Ultime conseil pour les jeunes plants : surveiller les éventuelles attaques des petits rongeurs, qui sont particulièrement attirés par l'odeur des racines.

Concernant l'acclimatation proprement dite, plusieurs critères sont à considérer. Pour la rusticité, les espèces asiatiques persistantes donnent des résistances supérieures à ce que l'on pourrait craindre. Cependant, il faudra attendre les prochaines années pour confirmer tout cela. Autre élément à prendre en considération, l'hygrométrie ambiante, notamment en été: trop basse, elle peut provoquer la perte des espèces

qui possèdent de grandes feuilles et ne peuvent gérer une trop grande évaporation foliaire. C'est le cas de Magnolia rostrata, que j'ai perdu deux fois en plein été lors de courtes canicules. Ce dernier, comme M. macrophylla et M. officinalis, entre autres, sont à protéger des vents violents en raison de la dimension de leur feuillage. Quelques échecs sont à signaler pour les espèces suivantes: Magnolia grandis, M. hebecarpa, M. longistaminea, M. longistyla, M. megaphylla, M. pachyphylla, M. rufibarbata, échecs dus apparemment à leur trop faible rusticité. Ces derniers sont à réessayer, ainsi que M. decidua et M. rostrata, dans des situations plus adaptées à leurs besoins.

Nombre d'espèces, notamment les sempervirentes asiatiques, demandent un recul dans le temps pour connaître toutes leurs potentialités.

Le monde des passionnés

Cette diversité n'a été possible que grâce à des passionnés: les pépinières Raymond Grall et Stervinou, en Bretagne, Burncoose, Spinners, Crug Farm en Grande-Bretagne, Raf Lenaerts de Botanic Treasures en Belgique; ainsi que Jacky Pousse, Dino Pellizzaro, Yves Gloaguen (pépinières Arven), Alain Favier, Jean-Pascal Chatelard, Louis-Xavier Delecourt, Ken Gillanders en Tasmanie, Mark Fillans, Roger Clark et Tom Hudson de Grande-Bretagne. Avec nombre d'entre eux, des échanges ont été réalisés, ce qui permet de diversifier nos connaissances. Je dois ajouter que plusieurs plants proviennent de graines reçues de la Magnolia Society International en complément de celles reçues de Chine.



Mangletia insignis.

Portrait d'une plante

ALOE POLYPHYLLA

PLUS FACILE QUE CE QU'ON LIT DANS LES LIVRES ?
- Régine Dumont-

Lindy préparait de délicieux sundaes vanille dans son Indigenus Nursery & Organic Farm Produces, dans un village du Natal (Afrique du Sud)...

On y trouvait, en outre, tout un assortiment d'artisanat local, de la restauration rapide et quelques plantes.

Pour nous, le paradis...

Nous étions en décembre 1998 ; lors de notre dernière visite en cet Eden avant de regagner l'Europe, mon mari, qui parle couramment l'anglais, engage la conversation. Tout en devisant, Lindy nous conduit dans son jardin privé pour nous montrer plus particulièrement une plante... A leurs regards, à leur mimique, à l'intensité de la conversation — à laquelle je ne comprenais pas grand-chose —, je sentis tout de suite qu'il y avait un enjeu particulier... Ça a été pour nous la découverte d'Aloe polyphylla.

Nous voyant intéressés, elle retire un pot dans une série alignée sur une étagère et nous propose un aloès, issu de pollinisation, âgé de deux ans et d'un diamètre d'une dizaine de centimètres.

Nous l'avons laissé dans son pot pour passer l'hiver, et l'avons planté en pleine terre au printemps suivant. Nous avions choisi de l'installer dans une cavité formée par deux blocs rocheux dans une rocaille orientée sud-est, à un endroit du jardin où s'est créé un microclimat. Bien sûr, nous avons amélioré notre terre de garrigue en ajoutant du terreau et du sable.

Les années suivantes, nous l'avons regardé pousser... et c'est tout !

Six ans plus tard, son développement a nécessité un changement d'endroit. Il est alors resté huit ans au bas d'une autre rocaille située plus haut, surplombée d'un énorme pin.



Lindy nous avait prévenus qu'il fallait attendre au moins douze ans pour le voir fleurir. En 2009 – il était donc âgé de treize ans –, un beau matin de début de printemps, j'observe une modification entre les feuilles proches du cœur de la plante. Serait-ce la première fleur ? Eh oui!

Pendant quatre ans, il fut, chaque année, fidèle au rendez-vous printanier, et je me suis régalée d'une superbe floraison.

J'ai observé que la hampe florale n'apparaissait jamais du même côté, mais était toujours proche du cœur de la plante.



La quatrième floraison a revêtu un caractère particulier puisque, à la fin de l'été 2011, j'ai dû retirer l'aloès de la pleine terre pour le mettre, provisoirement, dans un grand contenant; j'étais quelque peu sceptique quant à la floraison suivante...

Non seulement elle n'a pas failli, mais elle s'est annoncée avec deux mois d'avance.

Pourquoi, au fait, ai-je dû le retirer de son emplacement ?... Vers la fin de l'été, j'observe que des racines étaient hors de terre. J'ai alors pensé qu'en arrosant je déplaçais de la terre et mettais à nu certaines racines. Au fil des jours, je m'aperçois que l'aloès semblait se refermer sur lui-même. Un ami vient voir le phénomène. En prenant la plante dans ses deux mains pour la déplacer... catastrophe, l'aloès n'était plus fixé dans la terre. C'est sûrement pour cette raison qu'il avait développé des racines aériennes.

Plus tard, des amis producteurs m'ont expliqué que plus il faisait chaud, moins il fallait l'arroser! Tout le contraire de ce que je faisais, pensant qu'il souffrait de la sécheresse. Il est resté deux à trois semaines carrément hors de terre... L'ami est revenu et nous l'avons mis dans un grand contenant pour lui faire passer l'hiver, avant de le remettre en pleine terre après sa floraison.

C'est au fil de mes rencontres, de mes échanges sur les forums, que j'ai pris conscience que j'avais une plante d'exception. Aussi lui ai-je offert une place privilégiée dans mon jardin pour pouvoir l'admirer chaque jour. L'aloès est à présent dans un talus situé au sud-ouest. La plante s'est vite remise et est en pleine forme, mais n'a plus fleuri.

Hasard incroyable, au lendemain du message de Pierre Bianchi dans lequel il me sollicitait pour cet article, le retour si attendu de la floraison pointait le bout de son nez. Cela faisait presque cinq ans qu'il n'avait pas fleuri – depuis sa nouvelle installation.

Voilà pour l'histoire personnelle de ce magnifique exemplaire d'Aloe polyphylla.



Ce n'est que huit ans après son acquisition, après l'avoir cultivé sans posséder aucune connaissance appropriée, que, grâce à Internet, j'ai découvert les conditions de culture qu'il est supposé demander. Je fus très surprise d'apprendre que cet aloès était de culture délicate...

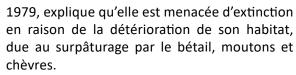
Voici à présent la description de la plante et desdites conditions de culture.

Aloe polyphylla n'existe que sur les pentes raides des montagnes basaltiques du Lesotho, à des altitudes dépassant les 2 000 m. C'est l'une des plantes les plus spectaculaires d'Afrique du Sud. La particularité la plus frappante est la disposition très géométrique des feuilles, en spirale régulière tournant dans le sens des aiguilles

d'une montre, ou en sens inverse! Les feuilles sont larges de 10 cm et font jusqu'à 30 cm de long, elles ont une couleur vert-gris. Autres caractères distinctifs: un bord élevé ou caréné se trouvant sur la surface inférieure des feuilles des jeunes plantes, qui est décentrée, ainsi que l'extrémité de la feuille qui sèche et devient d'un noir violacé.

L'inflorescence fait jusqu'à 60 cm de haut, elle se divise, très bas, en 3 à 8 racèmes. Chaque racème est densément fleuri : des fleurs de 5,5 cm de

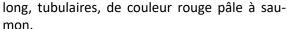




Elle n'est plus en mesure de se reproduire car l'oiseau qui la pollinise est également en voie de disparition : *Souimanga malachite* (une espèce de passereau). Les graines viables ne trouvent plus, elles non plus, de milieu hospitalier sur les pentes du Lesotho, l'eau ne s'écoulant plus à cause de la végétation.







En Afrique du Sud, la floraison a lieu surtout au printemps, ainsi qu'en septembre et octobre.

L'humidité des nuages et de la brume s'ajoute substantiellement à la pluviométrie annuelle, qui est souvent de plus de 100 mm/an. Les plantes sont souvent recouvertes de neige en hiver et peuvent supporter – 10 °C.

C'est une plante vulnérable. Alan C. Beverly, dans la thèse qu'il lui a consacrée en août



Bien qu'elle soit protégée par la loi, le nombre des plantes sauvages a rapidement décliné ces dernières années, à cause aussi des collecteurs sans scrupules qui vendent des plants aux gens de la région ou aux visiteurs, alors même que la transplantation de plantes arrachés dans leur habitat naturel échoue le plus souvent.

Son statut de plante protégée semble seulement la rendre plus désirable, d'autant que l'aménagement routier a rendu accessibles des spots qui étaient isolés. En ce qui concerne l'acclimatation en France, j'ai pu lire sur Internet que cette plante se cultive dans une terre minérale, très drainante, de pH légèrement acide à basique. Le substrat préconisé contient un peu de terreau, complètement décomposé, de la terre de jardin et une grosse part de sable grossier. La culture d'Aloe polyphylla était perçue comme difficile, lit-on toujours sur Internet, jusqu'à ce qu'on réalise qu'il aimait une saison estivale pas trop chaude et plutôt humide : du coup, alors que l'arrosage de cet aloès est délicat en serre, il serait bien plus facile à gérer en extérieur, où l'aération permet d'arroser copieusement l'été sans crainte de maladies cryptogamiques. (Évidemment, ceci est en complète contradiction avec les conseils susmentionnés de mes amis producteurs - et avec mon expérience.) En hiver, il peut être soit rentré sous abri, soit maintenu en rocaille extérieure avec un drainage irréprochable, ou en grand pot. Il résiste aux gelées de – 8 °C à – 10 °C, et ne craint pas la neige. Dans les régions vraiment trop pluvieuses en hiver, une protection contre la pluie peut être nécessaire.

Pour conclure, je peux donc dire que mon expérience personnelle est l'antithèse de toutes les informations que j'ai pu lire concernant l'acclimatation de cette plante. Je suis épatée de constater que, n'ayant suivi aucune consigne de culture puisque je les ignorais, j'ai la chance et le bonheur de voir pousser dans mon jardin cette plante d'exception. A croire que mon amour et l'attention que je lui apportais chaque jour lui ont suffi pour pousser, malgré des conditions opposées à celles de son pays d'origine.

Ne dit-on pas : Aux innocents les mains pleines ?

Bibliographie

Alan C. Beverly, « *Aloe polyphylla* – Care & Cultivation 5.0 Spring 2011 » (http://www.ecotree.net/aloe_care.shtml).

Talukdar, université nationale de Lesotho, « La conservation de l'Aloe polyphylla, espèce endémique du Lesotho » (http://www.abcjournal.org/index.php/ABC/article/viewFile/1274/1232).



Acclimatation d'une plante

PLATYCERIUM BIFURCATUM, FOUGÈRE CORNE-D'ÉLAN

UNE FOUGÈRE SUBTROPICALE RÉSISTANTE AU FROID

- Tom Velardi -

Traduction: Pierre Bianchi

Cet article a été publié initialement en anglais, sous le titre « The staghorn fern, Platycerium bifurcatum, A cold hardy subtropical fern », en 2016, sur le site Internet de Tom Velardi, grand amateur de nature et d'acclimatation, fin observateur de la flore sauvage ou typique du Japon, toujours prêt à partager ses expériences. Nous ne pouvons que vous inviter à vous rendre sur ce site; on peut y accéder par le lien:

http://botanyboy.org/the-staghorn-fern-platy-cerium-bifurcatum-a-cold-hardy-subtropical-fern.

Platycerium bifurcatum, communément appelé « corne-de-cerf » ou « corne-d'élan », comme l'ensemble des Platycerium, est une plante épiphyte modestement résistante au froid originaire de l'Est de l'Australie ou d'Inde. Bien qu'aucune espèce du genre Platycerium ne puisse être considérée comme vraiment résistante, cette espèce est capable de supporter des températures jusqu'à – 3 °C avec peu de dégâts. Le présent article décrit l'expérience que j'en ai eue dans mon jardin avec un plant que j'ai cultivé, dans le Sud du Japon (île de Kyushu), pendant onze ans, sous un climat qui a testé à plusieurs reprises les limites de sa résistance au froid.

P. bifurcatum est sans aucun doute l'espèce la plus cultivée de ce relativement petit genre de fougères épiphytes (il comprend dix-huit espèces connues). Comme nombre de fougères, celleci produit deux types de frondes, les fertiles et les infertiles. Les frondes fertiles sont allongées, semblables à des feuilles, et portent des spores, tandis que les frondes infertiles, appelées également frondes en bouclier à cause de leur aspect plat et étalé, n'ont pas de spores. Chez P. bifurcatum, les frondes fertiles sont fourchues (d'où le nom d'espèce) comme des bois de cervidé. Les frondes en bouclier sont grosso modo circulaires, légèrement convexes, plaquées contre le support que constituent les frondes stériles accumulées les unes sur les autres1.

1. Cette fougère forme ce bouclier basal arrondi quel que soit le support, et même dans un pot en plastique – où elle finit par mourir, par excès d'eau et par compaction du mélange, comme le signalera très justement notre auteur à la fin de son texte. Les racines se développent entre le support et les frondes basales, bien à l'abri du dessèchement sous ce bouclier. En fait, la plante produit pour elle-même une grande partie de ce dont elle a besoin pour survivre, fabriquant à la fois son propre conteneur (les feuilles basales les plus récentes, superficielles) et une partie de sa matière organique, puisque les vieilles frondes stériles et profondes se changent progressivement en humus fibreux. (N.d.T.)



Platycerium récemment implanté sur Lagerstræmia en 2005.

Avec le temps, les plantes peuvent former d'importantes touffes, qui s'étendent grâce à des rejets formés à partir des rhizomes cheminant sous les frondes en bouclier. Il existe des touffes atteignant la taille d'une petite voiture.

Il n'y a qu'une autre espèce un peu plus rustique, P. veitchii, qu'on dit capable de résister à -4 °C sans souffrir. P. bifurcatum est fiablement résistante jusqu'à -3 °C à condition que le gel ne soit pas très long et que l'été qui suit, lui, soit long et chaud pour lui permettre de récupérer pleinement. Elle peut même supporter -5 °C si ce genre d'épisode est sporadique ; mais si ce froid se répète dans l'hiver, la plante ne sera pas capable de survivre.

J'ai déménagé dans ma maison actuelle à l'automne 2004. Elle est située à la limite de montagnes de moyenne altitude (les sommets atteignent 900 m), à environ 5 km de la mer. La région est rarement soumise à des froids de – 3 °C, mais peut connaître - 5 °C de temps à autre. Les hivers sont assez courts, commençant au plus tôt mi- ou fin décembre et se finissant fin février. Pendant cette période, les gels sont fréquents, mais habituellement ne durent pas plus d'un jour. La température moyenne pendant cette période est normalement de 6 à 7 °C, avec des maxima autour de 9 °C et des minima à peine positifs. Les pluies d'hiver sont fréquentes, mais habituellement légères à modérées. La neige est courante mais peu durable, elle fond le plus souvent en quelques heures.

Par contraste, le printemps comme l'automne sont longs et doux. Les mois sans gel durent depuis le début d'avril jusqu'à la fin novembre ou le début de décembre. Le printemps est suivi par une forte mousson d'été, qui dure de début juin à la fin de juillet. Les températures pendant la mousson sont chaudes, 25 °C en moyenne, et la plupart des journées sont nuageuses, avec au moins un peu de pluie. La vraie période chaude va de la fin juillet au milieu de septembre, avec des maxima moyens de 32 °C à 34 °C et des minimas descendant à peine à 26 °C ou 28 °C. C'est l'époque de la vraie chaleur tropicale.

Je mentionne tous ces détails pour bien préciser le contexte dans lequel mon *Platycerium* s'est développé pendant la décade passée. En se basant sur mes résultats, vous pourrez décider de tenter ou non l'acclimatation de cette plante en extérieur. J'ajouterai que ma fougère n'a jamais été protégée ni du froid, ni de la neige.

Voyons maintenant comme elle a progressé au fil des ans, mais aussi quelles régressions elle a subi. La plante a été introduite sous forme de deux fougères presque adultes poussant dans le même pot et provenant d'une jardinerie.

Pendant l'été 2005, elles furent montées sur un *Lagerstroemia*¹ en interposant une boule de sphaigne, de l'écorce de pin et d'autres débris organiques, le tout fixé et mis en forme autour du tronc grâce à du grillage à poules. A la fin du premier automne, les deux plantes s'étaient bien établies mais restaient séparées. Le début de décembre 2005 fut froid, les températures atteignirent plusieurs fois des minima de – 4,5 °C. Heureusement, le reste de l'hiver fut normal, avec des gels ne dépassant pas – 1,5 °C. Néanmoins, les plantes nouvellement établies furent

1. C'est-à-dire sorties de leur pot, débarrassées avec soin de la plus grande partie du substrat, sauf une petite quantité à l'origine des racines, puis plaquées sur l'écorce en interposant un peu de matériau organique aéré, mais retenant l'humidité, semblable à celui qui est utilisé pour les orchidées épiphytes. (N.d.T.)



Platycerium sous la neige l'hiver 2007-2008.

très endommagées, faisant triste mine tout le printemps. Elles réussirent à se remettre pendant l'été, en repoussant doucement, et, grâce au ciel, l'hiver suivant ne fut pas froid. A ma grande surprise, pendant le printemps et l'été suivant, la croissance des deux plantes explosa et, à la fin de l'automne, elles avaient colonisé toute la masse du substrat mis en place. L'hiver 2007-2008 fut à nouveau froid et neigeux, avec une baisse des températures à – 3 °C à plusieurs occasions et des chutes de neige notables. Au printemps, à nouveau, les plantes avaient un air triste, avec la plupart des frondes fertiles en mauvais état. Je commençais à me demander si cette espèce était réellement une bonne candidate pour un jardin de ce climat.

Mais la plante me surprit à nouveau par une croissance explosive lui permettant de former une boule unique de feuillage au début de l'automne 2008. La pousse se poursuivit ainsi de façon vigoureuse la saison suivante, et, en 2009, la plante était solidement établie, devenue une large touffe de 1,5 m de diamètre. A ce moment, ma confiance en la possibilité pour la fougère de supporter les hivers locaux et de rebondir chaque été était au plus haut. Je pensais avoir trouvé la parfaite épiphyte subtropicale pour mon jardin. Chaque visiteur se disait intrigué par cette plante très inhabituelle, et parfois ajoutait : « Votre jardin a l'air d'une jungle! »

Cette pousse triomphale se poursuivit les six années suivantes, la plante passant même le terrible hiver 2010-2011, qui tua beaucoup de mes autres plantes subtropicales, telles que : Platycerium superbum, plusieurs orchidées épiphytes, et même la fougère arborescente, supposée rustique, Cyathea australis. La brutalité de cet hiver ne tint pas à des minima très froids mais plutôt à du gel persistant de jour en jour pendant tout le mois de janvier, avec une température moyenne, ce mois-là, de seulement + 3 °C. De façon remarquable, le P. bifurcatum traversa cette période juste avec quelques frondes fertiles brûlées. Cela me convainquit du caractère quasi indestructible de cette plante, m'amenant même à cesser de la photographier tellement elle semblait un décor définitif du jardin.

Mais janvier 2016 changea tout...

L'automne 2015 fut, de façon inhabituelle, doux et sans gel jusqu'à Noël. Il en fut de même durant le mois de janvier, si bien que quelques plantes demeuraient en fleur, particulièrement dans l'îlot de chaleur de la ville voisine. Je me rappelle

même avoir vu une bougainvillée en fleur les deux premières semaines suivant le Nouvel An. Mais le 24 janvier 2016, les températures dégringolèrent sous zéro degré et restèrent négatives pendant quarante heures. Le premier jour fut le pire, tombant rapidement à -5 °C puis restant sous les -1 °C pendant la presque totalité des deux jours suivants¹. Ce froid s'accompagna de chutes de neige modérées dans toute la région (10 cm chez moi). Le 24 janvier, le vent fut si violent qu'on parla de blizzard. Au final, ce ne fut pas la neige qui eut de fâcheuses conséquences sur les plantes fragiles, mais plutôt la persistance du gel sans interruption.

Au début, je pensai que peut-être tout se passerait bien, de la même façon que beaucoup de plantes avaient survécu au long épisode froid de 2011. Quelques jours plus tard, alors que les températures étaient redevenues normales, la réalité se révéla : beaucoup de plantes avaient été sérieusement atteintes, et encore plus avaient probablement été tuées. Mon énorme P. bifurcatum était sérieusement touché, comme le montrait la mort de presque toutes les frondes. Je dus attendre deux mois de plus, jusqu'à l'arrivée du printemps, avant de savoir s'il allait survivre ou non. Au début, la plante n'émit que quelques frondes fertiles et pas de frondes basales. A la fin de la mousson d'été, à la mi-juillet, je commençai à m'inquiéter de son réel état de santé. J'avais déjà retiré toutes les frondes fertiles mortes au printemps, mais les frondes en bouclier mortes restaient en place. Craignant que ces frondes mortes nuisent à la plante, j'en retirai autant que possible dans l'espoir d'induire une meilleure circulation d'air dans la touffe de racines. La plante poussa peu d'août à la mi-septembre ; la pousse recommença fin septembre, et continua les deux mois suivants de plus en plus activement, avec même l'apparition de nouvelles frondes en bouclier, ce qui constitue un bon signe. Début décembre, la plante avait récupéré un meilleur aspect, mais était encore convalescente.

Quel enseignement tirer de cela ? Simplement ceci : si vous vivez dans un climat dont les températures restent au-dessus de -3 °C la plupart du temps², et que la moyenne des températures des mois d'hiver n'est pas

^{1.} Ce qui est très néfaste à une plante subtropicale, car cela finit par avoir raison de l'inertie thermique du végétal et à le geler profondément. (N.d.T.)

^{2.} Soit en zone 9b (*N.d.T.*).

inférieure à plus ou moins + 5 °C, vous avez toutes les chances de pouvoir faire pousser cette espèce dehors avec peu de protection, ou même sans protection. En revanche, si les gels sont fréquents – plus d'une fois par semaine –, vos chances de réussite sont plus faibles. Si votre climat ne comprend que d'occasionnels gels intenses (comme le Nord de la Floride), mais que la moyenne des températures est élevée, vous pouvez cultiver cette plante, mais il faudra la protéger des froids inférieurs à -5 °C, ou risquer de la perdre. Dans les climats maritimes doux et quasiment sans gel, tels que certains endroits des îles Britanniques, le Nord de la Californie côtière et de l'Oregon, ou les îlots de chaleur des villes des régions plus froides, cette fougère peut persister de nombreux hivers, tant qu'un hiver très froid ne survient pas.

Je me sentirais négligent si je ne mentionnais pas deux autres éléments importants pour faire pousser avec succès cette fougère, même dans des climats plus chauds. D'abord, cette plante ne tolère pas d'avoir les racines détrempées. C'est pour cela que je recommande d'éviter de la faire pousser dans des pots en plastique de façon prolongée, surtout si le compost est vieux : le compost utilisé doit être parfaitement drainant, mais apte à retenir l'humidité. Garder cette plante avec des racines détrempées est la raison la plus fréquente des échecs de culture. Si vous cultivez cette plante aux limites de sa tolérance au froid, je recommande vivement de la garder juste assez humide pour lui éviter de flétrir. La combinaison du froid avec une motte de racines humide sera probablement une sentence de mort. Cela dit, ma plante a survécu à beaucoup de pluies et de chutes de neige.

D'autre part, l'engrais ne devra être apporté, à faibles doses, que pendant la saison chaude. Je



Début de résurection du *Platycerium* en juillet 2016, après le froid de janvier 2016.

recommande vivement un engrais à libération lente en granulés à faible teneur NPK, ou tout bon engrais organique. Certaines personnes suggèrent d'utiliser des peaux de bananes glissées sous les frondes en bouclier. Pour mon compte, j'utilise des granulés d'engrais organique de formule NPK 5-5-5. Une fois par mois me semble suffisant pour maintenir cette fougère heureuse, en cessant les apports en automne dès que le froid approche.

En suivant ces conseils élémentaires, vous serez surpris à la fois de la résistance au froid et de la vigueur de cette fougère subtropicale. Elle donnera sans aucun doute un aspect très tropical à votre jardin et attirera les regards lorsqu'elle deviendra un beau spécimen accroché à un arbre.

De plus, ces fougères grandissent vite et sont peu coûteuses... Alors, pourquoi ne pas se laisser tenter par un essai avec une fougère corne-decerf?



Platycerium en juin 2009 après une belle pousse en 2008 et un hiver normal.

Techniques de l'acclimateur

Bouturage à l'étouffée de l'amateur

- Pierre Bianchi -

Multiplier des plantes d'acclimatation, c'est souvent bouturer des plantes en feuilles ou à feuillage persistant - ce qui demande des conditions beaucoup plus réglées que les boutures d'hiver sans feuilles, dites de bois sec. En effet, dès qu'on sépare un fragment feuillé d'une plante-mère, il faut considérer que débute une véritable course contre la montre pour le maintenir en survie en bon état jusqu'à l'émission de racines qui permettront l'autonomie de la jeune plante qu'on désire créer. L'amateur peut souvent, avec des moyens simples, parvenir à fournir à ses boutures des conditions favorables de « réanimation végétale », en évitant les deux principaux écueils que l'on doit connaître afin d'y échapper : qu'elles ne fanent (par manque d'eau et d'humidité) ou qu'elles ne soient détruites par des micro-organismes (par manque d'hygiène et excès d'eau et d'humidité). Imaginez une salle de réanimation : personnel formé, ambiance aseptisée, conditions de survie réglées et surveillées... Presque tout est là ; gardez-le à l'esprit, et appliquons-nous à réanimer nos boutures feuillées le temps qu'elles deviennent autonomes et vivent une deuxième vie.

Vous devez savoir ceci:

– Les fragments végétaux à bouturer doivent être aussi jeunes et « poussants » que possible. Cela a déjà été évoqué dans l'article consacré au bouturage par Charlie Dufour¹: choisir de préférence une plante ou une variété² récentes ainsi que de jeunes pousses lorsqu'on peut programmer la multiplication d'une plante ; une taille sévère en fin d'hiver combinée à un arrosage régulier permettra d'obtenir de nombreuses jeunes pousses particulièrement aptes à être bouturées. Sinon, sélectionner les pousses les plus jeunes et vigoureuses d'une plante rencontrée par hasard.

- 1. Voir PlantÆxoticA n° 10, p. 5.
- 2. Pour les variétés horticoles et les plantes anciennement multipliées de façon végétative, comme dans le cas des rosiers ; ex. : le grimpant du Midi Sénateur Lafolette, créé en 1910, ou Pierre de Ronsard (1985).

– Encore plus que la partie souterraine d'une plante entière, la base d'une bouture doit être située dans un substrat certes humide, mais également bien aéré grâce à des particules grossières. La perlite est un matériau propre et aéré quasi idéal. La seule difficulté réside dans le manque de cohésion de ses particules, qui peut amener à mettre à nu ou traumatiser les jeunes radicelles lors du premier repiquage. J'associe donc en mélange 80 à 85 % de perlite et 20 à 15 % de tourbe ou coco. Bien humidifier ce substrat avant d'y placer les boutures.

Aseptie

Elle sera bien sûr approximative, mais rappelez-vous que, pour réussir au mieux, il faudra utiliser des outils, matériaux et matériels soit neufs, soit bien nettoyés. Sécateur désinfecté, pot et surtout substrat neufs.

Conditions de survie réglées et surveillées

Lumière et photosynthèse. La taille optimale des boutures est de 8 à 12 cm. Peu importe que la bouture se termine à son sommet par une tige intacte ou amputée de son extrémité. A la base de la bouture, la section de la tige se fait avec un instrument tranchant bien, à 3 mm sous un nœud (insertion d'une feuille).

Que faire des feuilles ? Les feuilles évaporent de l'eau, surtout les plus jeunes vers l'extrémité, et donc augmentent les besoins en eau, mais elles sont responsables de la photosynthèse ; les substances formées circuleront en solution (sève élaborée) vers la tige et permettront la formation d'un cal puis de racines. Il faut donc d'autant plus effeuiller la bouture (couper les pétioles des feuilles plutôt que les arracher) que le fragment végétal est immature, soit :

- sur le tiers inférieur pour les boutures de bois vert munies de feuilles bien formées (tige commençant à peine à se lignifier au printemps, pouvant être coupée avec un ciseau fort); - sur la moitié inférieure, en coupant la moitié du limbe des feuilles les plus jeunes, pour les boutures de bois tendre (extrémité pas du tout lignifiée pouvant se couper par pincement avec les ongles ou un ciseau banal).

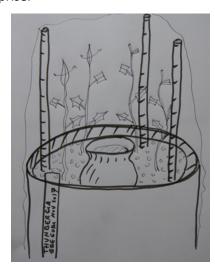
Environ 3 à 5 cm de la base de la bouture sont enfoncés dans un trou fait avec une allumette ou un crayon (éviter de traumatiser l'extrémité inférieure de la bouture en la forçant dans le substrat sans trou préalable). Les boutures sont placées en cercle à 3 cm de la périphérie d'un conteneur de 2 à 3 litres rempli du mélange perlite-coco, en réservant un espace central pour un gobelet.





Préparation de trois boutures d'une même tige de Salvia blephorophylla, prêtes à être mises à l'étouffée ; extrémité = bois tendre ; portion de tige juste dessous = bois vert : on voit qu'il faut ôter suffisamment de feuilles.

Etiqueter immédiatement : nom de genre et d'espèce, origine, date du bouturage ; plus tard, il sera difficile de retrouver ces notions. Noter *a posteriori* le résultat du bouturage et la saison de reprise.



Les boutures sont exposées à une lumière vive mais en évitant le soleil (sauf éventuellement celui des premières heures de la matinée), donc à mi-ombre.

Eau et humidité. Les boutures doivent être turgescentes (i.e. gorgées d'eau) : c'est fondamental, la plante-mère ne doit pas être assoiffée. Placer les boutures dans un sac plastique ou une bouteille d'eau minérale vide mais humide dès la récolte, et bouturer à l'arrivée. Si le bouturage tarde par rapport au prélèvement, faire un bouquet des boutures dans de l'eau fraîche et entourer le tout d'un sac de polyéthylène transparent jusqu'à ce que les feuilles retrouvent un aspect normal. Si elles restent fanées, ne pas bouturer, vous allez vers un échec.

Cette turgescence doit être maintenue grâce au tassement sans excès du substrat au pied de chaque bouture, suivi d'un arrosage abondant pour chasser les poches d'air, qui aboutit à la création d'un microclimat de type tropical saturé de vapeur d'eau : l'étouffée. Pour cela, placer un gobelet ou un pot de yaourt rempli d'eau au centre du pot communautaire et l'entourer d'une enceinte imperméable : trois ou quatre segments de bambou ou roseau plantés en périphérie du pot et dépassant de 15 à 20 cm servent d'armature à une tente faite d'un sac de polyéthylène transparent (sac de congélation, ou ceux fournis pour la vente des légumes) qui coiffe le tout et que l'on bloque en le repliant sous le pot. Rapidement, les parois du sac vont se couvrir de condensation de vapeur d'eau, les boutures sont en atmosphère tropicale humide : nous avons obtenu notre étouffée. Chaque pot devra être surveillé au moins chaque semaine : il convient d'apprécier l'état des boutures, de retirer les feuilles tombées, d'arroser un peu avec de l'eau tiède (le confinement limite considérablement le besoin d'apport en eau) toute la surface du substrat, d'aérer quelques minutes.

Température et saisons du bouturage

La température du substrat doit être d'environ 20 °C à 24 °C¹. Dans le Midi, cette température

1. Au-delà de ces températures, le démarrage des bourgeons est rapide et précède l'émission des racines, ce qui épuise la bouture. Les professionnels ont donc mis au point des systèmes dissociant la température du substrat, qu'ils maintiennent assez élevée, de celle de l'air, qui est rafraîchi par une brumisation d'eau. Le bouturage des plantes récalcitrantes est ainsi à leur portée.

est obtenue fin avril et mai, puis fin septembre et octobre ; vérifiez la moyenne des températures à ces saisons dans votre région. Le mois de mai est la saison des boutures de tiges récentes de bois tendre (extrémité des pousses) et de bois vert (portion de tige juste sous-jacente), le début de l'automne celle des boutures semi-aoûtées. Les plantes faciles à bouturer peuvent l'être à l'une ou l'autre de ces saisons. Les autres peuvent mieux réussir soit au printemps, soit à l'automne : tester les deux saisons ; noter les résultats.

Des trucs?

Une réussite régulière tient essentiellement en un peu de rigueur concernant tout ce qui vient d'être expliqué : sélection et préparation des boutures, substrat, température, lumière, étouffée et surveillance. Ne pas être impatient en voulant examiner trop tôt ou trop souvent le talon de ses boutures. Se baser plutôt sur le développement des bourgeons. Ne pas hésiter à recommencer le bouturage si au bout de deux ou trois semaines les boutures perdent leurs feuilles et ont triste mine.

Je n'utilise aucune substance chimique pour le bouturage car leur utilisation m'a amené à constater soit qu'elles sont inutiles, soit qu'elles ont des effets indésirables. On recommande parfois un antifongique (Captane dans les livres) : j'avais essayé de poudrer des boutures avec de la poudre de Benlate, mais celles-ci racinaient moins bien que les témoins non traités ; j'ai donc abandonné.

Quant aux hormones, elles ne sont pas une panacée, surtout si les conditions essentielles du bouturage ne sont pas respectées. Mes essais comparatifs (excluant les plantes difficiles à bouturer) n'ayant pas montré d'amélioration du taux de réussite, je les ai abandonnées. Rien n'empêche cependant de les utiliser, si on y croit, en respectant le mode d'emploi.

Lorsque je bouture un peu tard, en octobre-novembre, j'utilise la technique de l'«eau de saule». Les branches de saule mises dans un seau d'eau émettent facilement des racines en deux à trois semaines; cette émission s'accompagne de la production d'hormones, on peut donc tremper ses boutures quelques heures dans cette eau avant bouturage. Comme bouturer du saule ne m'intéresse pas, j'utilise de l'eau de *Ruellia britoniana*, qui émet ses racines en dix-quinze jours

dans l'eau. Les boutures sont trempées puis arrosées avec cette eau de *Ruellia*.



Racines de Ruellia quinze jours après mise à l'eau.

J'ai l'impression que cela aide au racinement. Je mélange souvent des boutures d'une espèce facile à bouturer (par exemple une sauge) avec une autre supposée plus délicate, et n'écarte pas les boutures de plus de 3 à 4 cm entre elles. Les plus rapides à raciner sont supposées émettre des hormones aidant les plus lentes.

En pratique :

Selon les espèces, les boutures commencent à raciner en 2 à 10 semaines : les bourgeons axillaires gonflent puis commencent à se transformer en tiges nouvelles (attention : les bourgeons ou tiges peuvent pousser en utilisant les réserves de la bouture alors que les racines ne sont pas encore formées, comme c'est le cas pour les érythrines et parfois les bougain-villées — ne pas se précipiter pour le rempotage !). Il faut alors commencer à endurcir les

jeunes plants, sinon le milieu confiné favorisera le développement d'agents pathogènes qui les détruiront : c'est la deuxième période délicate pour les plants. Réduire peu à peu l'étouffée en perforant progressivement les sacs plastique sur 2 à 8 semaines, bien observer le comportement des boutures lorsque la condensation sur les parois transparentes diminue puis disparaît, finir en soulevant progressivement la base du sac, puis l'ôter complètement. A chaque étape de l'endurcissement, arrêter ou revenir en arrière en reconfinant sous plastique si les feuilles des boutures piquent du nez. Une fois endurcies, les boutures sont aptes à être empotées, soit dans un substrat de rempotage prêt à l'emploi, soit



Suppression finale de l'étouffée : 100 % de réussite avec Malvaviscus arboreus.

dans un milieu aéré « maison » devant favoriser la production rapide d'un système racinaire remplissant le pot : plus d'un tiers d'éléments fibreux et aérés (tourbe ou coco), un tiers d'éléments drainants (perlite ou sable grossier non calcaire, avec une portion d'éléments plus grossiers, comme écorces de pin broyées ou pouzzolane), le dernier tiers (éléments nourrissants) étant constitué surtout de terreau de feuilles ou compost bien décomposé, et d'un peu de bon limon ou de terre de jardin, plus une cuiller d'Osmocote. Remplir au préalable partiellement le pot dans un angle, de façon à étaler les racines jusqu'au

fond du pot sur la pente formée, finir le remplissage en respectant le niveau du nouveau collet de la plante. La tuteurer si besoin en épargnant les jeunes racines et arroser avec de l'eau tiède. Placer à mi-ombre. Surveiller et arroser régulièrement les jeunes plants, laisser à mi-ombre les plantes aimant cette situation, déplacer peu à peu en situation ensoleillée les plantes de lumière vive. Planter les plantes montrant de la vigueur après 2 à 4 mois d'élevage. Attendre le début d'automne pour planter les boutures de printemps, et le printemps, voire l'automne suivant, en climat chaud et sec pour les boutures d'automne.

Erreurs à éviter: boutures prélevées trop à l'avance et qu'on laisse se déshydrater – c'est la première cause d'échec –, boutures trop longues et non effeuillées, boutures faites en période de floraison¹, boutures de vieux bois, bouturage en saison trop chaude ou au soleil, ou en saison trop froide lorsque la plante ne pousse plus, manque de lumière. En milieu ou fin d'automne, on peut bouturer sous abri vitré bien éclairé – mais il faut que les températures minimales atteignent encore 10 °C (début novembre dans le Midi doux).

Résultats

Le pourcentage de réussite varie régulièrement : parfois, sans raison décelable, un pot réussit bien et un autre pas du tout. En général on s'en rend compte au bout de 15 jours : les tiges s'affaissent et se flétrissent, les feuilles tombent ou moisissent ; jeter les boutures et recommencer avec un substrat neuf. Je préfère les boutures de bois tendre, plus faciles à maintenir en vie dans les premiers stades, à celles de bois vert.

Mais certaines plantes sont plus faciles à bouturer que d'autres. A la lumière de ma pratique d'amateur, je diviserai les plantes en trois groupes – qui pourraient être étoffés par d'autres expériences : nous vous remercions de bien vouloir nous aider à compléter cette classification.

N'aimant pas les échecs, je ne bouture pas les plantes réputées difficiles.

Bouturage facile:

Ruellia, Nerium, Pelargonium, rosiers, Hebe, Polygala hybride, Malvacées (Hibiscus, Malvaviscus, Abutilon), Lamiacées (romarins et lavandes, sauges), Solanacées (lochroma, Solanum, tomates,

1. Cependant, pour les espèces à floraison prolongée, on peut les bouturer en supprimant toutes les fleurs et boutons de fleurs.

daturas), hortensias, bégonias, chrysanthèmes, cistes (en automne), *Chorisia speciosa* et *Cussonia* (au printemps) Pour les plantes méditerranéennes bouturées en automne, l'usage d'un sac plastique n'est pas indispensable; s'il est utilisé, il doit être retiré après quinze jours.



Boutures lentes à raciner de *Grevillea* 'Wimpara Gem'; trois d'entre elles ont raciné à J+ 6 mois et sont prêtes à être rempotées¹.

Bouturage assez facile: jasmin; Isopogon formosus; Fatsia.

Grevillea et Callistemon. Les jeunes pousses de bois tendre sont difficiles à maintenir en vie, les boutures de bois vert et semi-aoûté en octobre sont plus faciles : réduire et supprimer les conditions d'étouffée après 3 à 4 semaines car leur feuillage n'aime pas être confiné longtemps dans l'humidité. — N-B : Hormis quelques Grevillea, dont G. juniperina, ces plantes ont du mal à survivre sur leurs propres racines².

Bougainvillées. Maintenir longtemps l'étouffée, les boutures perdant une grande partie des feuilles, endurcir progressivement lorsque de jeunes feuilles sont reformées, éviter tout bris de racine au repiquage car ces plantes n'aiment pas le dérangement racinaire. Repiquage à 5-6 mois.

1. 10 boutures de *Grevillea sp.* (que j'ai depuis identifié comme 'Wimpara Gem') ont été faites à la mi-octobre 2016. Début mai 2017, 3 boutures étaient mortes ; seules 3 autres boutures montraient une pousse active et la présence de racines, et ont été rempotées ; les 4 qui avaient formé un volumineux cal nodulaire mais pas de racines ont été remises en milieu de bouturage sans étouffée.



Thunbergia gregorii, bouture à J + 5 mois émettant une nouvelle tige depuis la base nodulaire, en abandonnant la tige de départ; c'est la particularité de cette plante, qui se reproduit toujours ainsi.

Thunbergia gregorii. Le pourcentage de réussite que j'ai obtenu est de 60 %². En fait, le présent article a été écrit pour cette plante : lorsque Patrick Bouraine avait relaté son expérience avec elle dans le précédent numéro de la revue, il m'avait demandé, puisque j'ai l'habitude de bouturer, et que mes boutures de son T. gregorii avaient plutôt bien réussi, d'évoquer ma technique dans le prochain numéro : et c'est ainsi que naissent les articles...

Bouturage difficile: la plupart des plantes à feuillage coriace et bois dur: Acacia, Eucalyptus, mais aussi Oreopanax.

Bilbliographie

Philip McMillan Browse, *La Multiplication des plantes*, traduit et adapté de l'anglais par Paul Alexandre, coll. « Le Jardin pratique », Nathan, Paris 1981. ISBN 2-09-278433-1.

Autres sources:

Echanges Internet sur l'eau de saule : Forum Fou de jardin (http://fjpower.forumgratuit.org/).

Echanges avec nos membres professionnels.

2. Tois extrémités de tiges provenant de chez Patrick Bouraine ont été bouturées en 5 boutures, avec eau de *Ruellia*, début novembre 2016 : 3 plants racinés ont été obtenus en avril 2017.

Stratégies de protection hivernale en climat froid

- Daniel Schneider -

MISE EN SITUATION

Je rappelle que mon jardin¹, d'une surface d'environ 1 200 m², se situe en Alsace, à 320 m d'altitude, en zone climatique 7a, que l'humidité hivernale y est très importante et quasiment constante de mi-novembre à mi-mars.

Ce jardin a été mis en place petit à petit à partir de 2002, et, bien sûr, je ne rêvais alors que de plantes exotiques telles qu'acacias, eucalyptus, palmiers, etc., cultivées en pleine terre.

Plusieurs hivers froids et des pertes douloureuses m'ont obligé à réfléchir à des solutions de protection temporaire. Ces protections sont principalement réalisées à l'aide de petites serres facilement démontables.

Pour un passionné comme moi, c'est malheureusement une contrainte importante mais indispensable si l'on veut pouvoir conserver sur une durée longue, en Alsace, un jardin comprenant des espèces gélives.

D'une façon générale, je consulte souvent les prévisions météo, afin d'anticiper le premier vrai coup de froid : j'attends le plus longtemps possible avant de protéger, et, à la fin de l'hiver, j'aère le plus tôt possible, quitte à refermer ensuite.

Le vrai problème est la disponibilité, afin d'agir à bon escient et de disposer de suffisamment de temps pour éviter au maximum le stress et la gesticulation.

Avant d'aborder véritablement le sujet, je précise que, même en Alsace, il y a toute une palette de plantes persistantes ou caduques que je ne protège absolument pas, mais qui peuvent ici passer pour des exotiques et permettent de composer un jardin différent sans grande difficulté.

Je citerai, en plantes ornementales :

Albizzia ombrella, Magnolia grandiflora, Choisya ternata 'Aztec Pearl', Firminia simplex, Fatsia japonica et sa forme variegata, bambous divers, yuccas, opuntias, Cistus laurifolius, ledon et oblongifolia, Eucalyptus archeri, neglecta, pauciflora sp. debeuzevillei, parvifolia, etc.

(En réalité, en ce qui concerne les eucalyptus, je les protège pendant les premières années par un ou deux voiles de non-tissé, un tas de feuilles mortes au pied, et même en les couchant à terre, lorsque cela est encore possible, avant de les couvrir. Leur espérance de vie dépasse rarement dix ans chez moi, mais cela est suffisant pour qu'ils deviennent des arbres, fleurissent et fassent des graines.)

Et en fruitiers:

Figuiers, kakis, Morus alba et nigra, asiminiers, Passiflora incarnata, Poncirus, etc.

Vu le temps qui passe et les difficultés liées au vieillissement du jardinier, je pense que mon prochain jardin, s'il devait se faire, ne se composerait plus que de ce type de plantes.

STRATÉGIE DE PROTECTIONS DE PLANTES NON RUSTIQUES

Abordons maintenant les différentes méthode de protection, et en premier la protections des plantes que je qualifierai de « pas rustiques du tout » dans mon jardin (une dizaine au maximum) :

Aux environs de la Toussaint, je déterre (quatre coups de louchet) les plantes les moins rustiques : *Musa maurelii, Canna, Brugmansia, Cassia, Abutilon*, etc.

J'en profite pour les retailler afin d'en limiter le volume, et éventuellement je les traite avec un fongicide, auquel j'ajoute du savon noir et un peu d'alcool.

Je les entrepose en serre froide hors gel après les avoir rempotées, sauf les *Musa, Brugmansia* et *Can-na*, qui supportent très bien d'être entreposées en cave, au sec.

1. En page 32, quelques-unes des plantes qui le peuplent...

Cette façon de procéder est assez rapide et peu contraignante, à condition de limiter le nombre de plantes et de bien les tailler avant de les hiverner.

A la fin de l'hiver (fin février, début mars), je déménage tout ce petit monde en véranda chauffée, j'arrose les plantes et les nourris pour les remettre en végétation. Enfin, elles seront remises en pleine terre, à la mi-avril, dans un poquet bien enrichi où elles profiteront d'un arrosage au goutte à goutte. C'est aussi l'époque où je rentre en véranda chauffée les papyrus (deux plantes) et les nymphéas tropicaux (deux plantes), qui passeront l'hiver dans un bac d'eau, auquel il faudra faire l'appoint de temps en temps.

STRATÉGIE DE PROTECTION DES PLANTES AYANT UNE RUSTICITÉ COMPRISE ENTRE – 5 ET – 10 °C

Les méthodes de protection décrites ci-dessous sont mises en place à partir de la mi-novembre au plus tôt, et enlevées fin mars au plus tard.

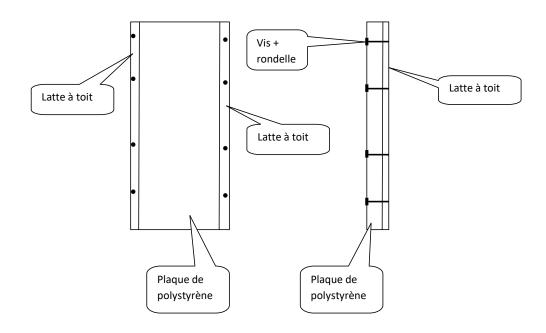
Il s'agit principalement de palmiers que j'ai choisis pour leur croissance assez lente (encore que...); je citerai : *Butia, Jubæa, Brahea, Chamaerops cerifera* et *vulcano*, ainsi que *Dasylirion, Dicksonia antartica*, etc., mais aussi *Acacia hanburyana*, *decora* et *retinodes* 'Lisette' (que je maintiens à une taille raisonnable en fin de saison).

Deux cas de figure se présentent alors :

- soit une protection individuelle;
- soit la protection d'un groupe de plantes.

PROTECTION INDIVIDUELLE

C'est la méthode que j'utilise pour protéger des plantes à l'unité (souvent un palmier ou une fougère arborescente), en fabriquant un coffre à l'aide de 4 lattes à toit (section 5 cm x 2,5 cm) et de 4 plaques de polystyrène extrudé d'une épaisseur de 3 ou 4 cm (on trouve dans le commerce des plaques de polystyrène extrudé aux dimensions suivantes : 1,20 m – ou 1,25 m – x 0,60 m, ou 2,50 m x 0,60 m). Je visse à travers la plaque d'isolant afin d'y positionner et d'y maintenir les deux lattes à toit (voir dessins ci-dessous) ; j'utilise pour cela des vis à bois munies de grosses rondelles plates. J'effectue ce travail sur deux des quatre plaques. Je fixe ensuite les deux autres plaques pour former une boîte ouverte des deux côtés (en haut et en bas). Une fois la boîte en place sur la plante, je la coiffe d'un couvercle formé



d'une ceinture de quatre planches et d'une plaque de polycarbonate transparent. Un ou deux piquets de 2 m fichés en terre, puis également vissés sur le coffre, permettent de maintenir le tout en place durant l'hiver. Auparavant, les feuilles du palmier ont été liées ensemble, coiffées d'un voile de non-tissé et, le cas échéant, munies d'un câble chauffant. Puis je mulche le pourtour, mais aussi l'intérieur de la protection, avec des feuilles mortes.

Les deux protections sur la photo ci-dessous mesurent 2,50 m de haut, sont constituées de 4 lattes et de 8 plaques. Elles abritent un *Washingtonia filifera* pour l'une et un *Brahea edulis* pour l'autre.



Avantages et inconvénients de la méthode

- Coût réduit et protection réutilisable de nombreuses années;
- Mise en place rapide (une heure en tout pour les deux protections de la photo);
- Esthétique douteuse, mais qui peut être améliorée en peignant la protection d'une couleur déjà utilisée au jardin, ou en la décorant;
- Limite d'utilisation tributaire de la grandeur de la plante (lorsque le palmier sera devenu trop grand – supérieur à 4 m, feuilles rassemblées –, j'utiliserai une autre méthode, développée plus loin dans l'article);
- Le Washingtonia supporte mal d'être enfermé et certaines feuilles sont mal en point au printemps, mais, heureusement, la régénération est rapide. Pour les autres plantes, pas de problème.

Actuellement, j'utilise plusieurs grandeurs de ce type de protection, me donnant entière satisfaction, avec des hauteurs allant de 0,60 m à 2,50 m, pour une base toujours égale à 0,60 m x 0,60 m. J'envisage de rallonger encore ces coffres, au maximum de 1,20 m, ce qui fera une hauteur totale d'environ 4 m, avec le couvercle. Je précise qu'il y a très peu de vent dans mon jardin, et que celui ci n'est pas très violent.

PROTECTION D'UN GROUPE DE PLANTES

Lorsqu'il est nécessaire de protéger un groupes de plantes (ex : un massif comprenant des *Yucca, Dasylirion* et un *Acacia retinodes* 'Lisette'), j'assemble des structures un peu plus élaborées, que l'on peut même qualifier de petites serres. Elles sont généralement composées de 4 panneaux et d'un toit à 4 pans. Les panneaux sont positionnés, puis assemblés par vissage. Le toit est ensuite posé par-dessus. Les serres sont toutes munies d'une grande porte, qui permet une aération efficace et une inspection facile des plantes pendant l'hiver.

Les dimensions de ces serres varient de 1,50 m x 1,50 m (4 panneaux) jusqu'a 3 m x 3 m (8 panneaux en tout), pour une hauteur de 1,60 m. Dans ce dernier cas, les toits ne sont plus à 4, mais à 2 pans, et sont également constitués de 8 panneaux en tout.

Du point de vue de la difficulté de montage, je dirais que, pour les plus petites, c'est très facile, et qu'une seule personne peut le faire.

Pour les plus grandes, on peut dire que c'est assez pénible, et que dans ce cas il faut être deux personnes.

Le temps de montage, si tout se passe bien, varie de 15 minutes pour les plus petites à 2 heures pour les plus grandes. Une des difficultés est de bien maîtriser la pousse de l'année et le volume des plantes au moment où l'on protège. Une taille adéquate des plantes à protéger s'avère généralement indispensable au courant de la saison, et surtout au moment de les protéger.





Toit à 4 pans (lattes en bois + polycarbonate) emboîté sur les 4 panneaux assemblés ; le haut des panneaux est rempli de polycarbonate alvéolaire de 10 mm, le bas des panneaux de polystyrène extrudé de 3 cm, le tout adapté à la forme du terrain.



PROTECTION DES PLANTES DEVENUES TROP HAUTES

Il va de soi qu'après quelques années de protection, et les plantes ayant bien grandi, les serres ne sont plus assez hautes.

On peut alors tenter une protection individuelle, surtout efficace pour les palmiers, et qui permettra de gagner quelques années supplémentaires. Je mets cette protection en œuvre pour de grands *Trachycarpus*, qui, bien que très résistants, peuvent succomber en Alsace lors d'hivers extrêmes.

Je commence par fixer solidement une échelle au tronc du palmier, ce qui me permet d'atteindre facilement le haut de la plante.

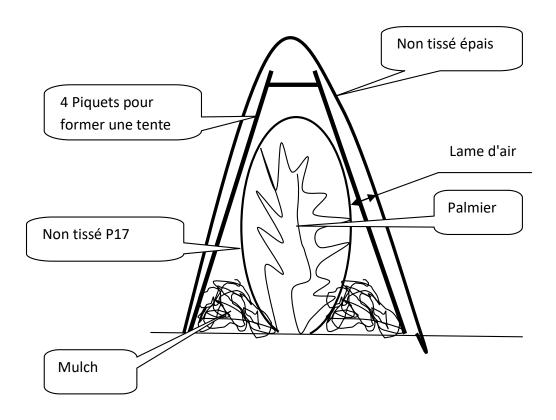
Avant de mettre en place ladite protection, je coupe quelques couronnes parmi les feuilles les plus vieilles. Puis je referme le limbe de chaque feuille en le maintenant fermé par un petit lien en fil électrique de 1,5 mm².

J'enroule ensuite un câble chauffant de 100 W autour du cœur du palmier en effectuant des spirales, de façon à répartir le chauffage sur la plus grande hauteur possible. Puis je lie ensemble autant de pétioles de feuilles que possible, cela sur plusieurs étages, en commençant par le cœur. A ce moment, le plus gros du travail est fait... Je coiffe le tout de deux épaisseurs de non-tissé P17. Si un grand coup de froid est annoncé, je rajoute un non-tissé beaucoup plus épais (en veillant à bien fermer aussi le dessus de la protection), que j'enlève lorsque la vague de froid est passée – ce qui peut arriver environ trois fois dans l'hiver. Le pied doit être mulché sur 1 m environ autour de la plante, les racines étant plus fragiles que le reste.





Une autre possibilité de protection, lorsque le palmier n'est pas trop grand, est de le fermer comme décrit ci-dessus, de le coiffer de deux couches de non-tissé P17, puis de positionner quatre piquets à une dizaine de centimètres tout autour du palmier protégé, et enfin de recouvrir le tout d'un non-tissé épais, en veillant bien à laisser une lame d'air entre les deux protections. Un voisin protège ainsi une touffe de *Trachycarpus wagnerianus* depuis des années, sans apport de chaleur. La plante ne montre aucune trace de souffrance au printemps, malgré des températures de – 20 °C, par exemple en 2012. A noter que cette plante est à exposition ouest, et donc subit moins les alternances rapides gel-dégel lors des matinées hivernales ensoleillées, qui sont souvent les plus froides en Alsace.



QUELQUES INFORMATIONS SUR LE CHAUFFAGE

Lors des périodes de froid intenses et longues, les protections passives ne s'avèrent pas suffisantes pour les plantes les plus fragiles ; j'en ai fait la triste expériences plusieurs fois, ce qui m'a décidé à réfléchir à un système de chauffage. L'énergie électrique est la plus simple à mettre en œuvre et les moyens de chauffage multiples : câbles chauffants, ampoules à incandescence pour l'élevage des volailles, petits radiateurs soufflants.

J'insiste sur le fait que la mise en place de la protection contre l'électrocution doit être respectée de façon très rigoureuse par la mise à la terre de l'installation, et l'utilisation d'un disjoncteur différentiel de 30 mA.

Le système Palmazur, que j'utilise depuis de nombreuses années, me donne entière satisfaction, mais sa puissance est limitée à 800 W, avec des câbles chauffants de 60 et de 100 W. Je les utilise principalement pour protéger les palmiers de manière individuelle. Une alternative au câble chauffant peut être une ancienne guirlande de Noel qui comporte de petites ampoules et consomme environ 20 W (en solde chez Babou!).

Dans les petites serres de 1,50 x 1,50 m, j'ai longtemps utilisé des ampoules infrarouges spéciales pour le chauffage des jeunes poussins. En plus du contrôle visuel de leur fonctionnement, je trouve qu'elles assèchent bien l'intérieur de la serre. Suivant le type de plante à protéger, j'utilise soit des 100 W, soit des 250 W.

Pour les plus grandes de mes serres (au nombre de quatre), j'utilise des radiateurs de 500 W, type radiateurs de salle de bains. Dans ce cas, j'ajoute des ventilateurs de façon à brasser l'air à l'intérieur des serres. Tout le système est commandé par un automate programmable de récupération, de façon à alterner le chauffage suivant les différentes zones et ainsi limiter l'intensité nécessaire.

Un thermostat enclenche le programme de chauffage et de ventilation lorsque la température devient négative dans une des serres. Un programme de ventilation permet également de ventiler pendant deux heures toutes les cinq heures lorsque l'on ne chauffe pas.



Récupération de calories dans un sous-sol

AUTRES SYSTÈMES DE CHAUFFAGE

Bougie

En cas de grosse panne électrique lors d'une vague de froid importante, une solution d'urgence peut être la mise en

Ci-contre : lampe infrarouge, câble chauffant Palmazur et radiateur de salle de hains.

place dans les protections de plusieurs bougies dites « de cimetière », qui permettront de réduire les dégâts si le froid ne dure pas trop longtemps.

Ce système, qui fonctionne très bien et est très économique en consommation électrique, est en place depuis quelques années chez mes enfants.

Dans ce cas, la plante protégée est un Brahea armata, planté il y a quelques années.

Principe: deux tuyaux en PVC de 100 mm ont été enterrés lors de la réalisation de la terrasse extérieure, entre le sous-sol de la maison et la plante à protéger. Un thermostat mesure la température dans la serre et enclenche, à un certain seuil, un petit ventilateur qui est logé dans le tuyau d'arrivée d'air, et qui pulse de l'air provenant du sous-sol de la maison. On arrive ainsi à maintenir la température bien au-dessus de zéro degré, même par une température extérieure de – 20 °C.

Cette protection est mise en place début novembre, mais est enlevée assez tardivement (mi-mai) pour faire profiter le palmier de l'effet de serre pendant les premières années.

Le *Brahea armata* ci-dessous, contrairement aux prévisions pessimistes, a eu une croissance très rapide, car au-delà de la protection hivernale, dès que le temps se réchauffe en fin d'hiver, l'effet de serre devient important.

Bien sûr, ce système doit être mis en place au moment de l'aménagement du jardin et de la terrasse.



Serre de protection du *Brahea armata* avec le toit constitué par deux panneaux de polystyrène extrudé de 50 mm d'épaisseur. Les murs sont constitués de 4 panneaux en lattes de 25 x 50 mm, recouverts des 2 côtés par du plastiques à bulles et assemblés par des vis.



Intérieur de la serre, avec le tuyau de PVC de 100 mm pour l'arrivée de l'air chaud du sous-sol, et le tuyau de PVC de 100 mm pour le retour de l'air refroidi, qui permet aussi le passage du câble du thermostat.

DEUX AUTRES EXEMPLES DE PROTECTION ASSEZ BON MARCHÉ ET RAPIDEMENT MIS EN ŒUVRE

Serre de jardin du commerce

Cette serre de 2,7 x 2,9 m a été achetée sur Internet pour 79 euros et permet de protéger un groupe de plantes. Ici : *Jubæa, Dasylirion, Acacia karoo* et cistes.

Le montage est aisé et rapidement exécuté (1 h 30 par une personne seule) et la durée de vie est de plusieurs années (la bâche de la mienne a été changée au bout de huit ans). Pour que la protection soit efficace, il est nécessaire d'isoler l'intérieur avec du plastique à bulles (51 euros sur internet pour un rouleau de 50 m x 1 m, comportant des bulles de 30 mm, les bulles plus petites étant beaucoup moins efficaces).

La fixation du plastique à bulles est réalisée en installant environ tous les 50 centimètres des colliers de diamètre 22 mm sur l'armature à l'intérieur de la serre, puis en munissant ces colliers d'un goujon M6 de 50 mm. Le plastique à bulles est ensuite broché sur ces goujons. Un écrou papillon et une rondelle large maintiennent le tout en place.



Serre « maison »



Cette serre de 3,5 m x 2 m a été réalisée avec :

- des lattes à toit (50 x 25 mm) pour la structure ;
- du plastique à bulles sur les deux faces de la structure pour les murs ;
- du polystyrène extrudé de 40 mm pour le toit ;
- du polystyrène expansé de 50 mm pour le soubassement, ce qui permet de compenser les inégalités du sol et le fait que le terrain soit en pente.

Cette serre abrite un *Chamaerops humilis argentea*, un *Trithrinax campestris*, un *Grevillea victoriae*, un *Callistemon* et quelques plantes vivaces peu rustiques.

La mise en place de cette serre est plus longue et plus fastidieuse pour une personne seule ; il faut compter environ une journée complète de travail. Cela peut être une solution en cas d'urgence, si par exemple la protection des années précédentes est devenue trop petite et que l'on ne s'en aperçoive qu'au moment de son installation.

CONCLUSION

Pour les passionnés ayant la chance d'habiter des régions clémentes, toute cette mise en œuvre peut paraître tout à fait extravagante, et même anti-écologique en ce qui concerne le chauffage.

Mais le fait d'être un passionné et de vouloir un jardin « exotique », comportant des plantes peu rustiques, le tout sous un climat alsacien, ne laisse malheureusement d'alternative que la protection hivernale – avec le stress qui accompagne chaque année cette période de plusieurs semaines.

Malgré tout, ce jardin exotique « alsacien » m'a apporté beaucoup de plaisir pendant une vingtaine d'années, autant du point de vue de l'expérimentation de ce qui était réalisable ici en terme d'acclimatation que par les rencontres et échanges suscités avec beaucoup d'autres passionnés. Mais, comme je l'ai déjà écrit au début de cet article, le jardinier prend de l'âge, et ce qui était encore aisé il y a peu devient plus long et plus fatiguant... Mais la passion étant toujours aussi forte, il va falloir que je m'oriente vers un autre type de jardin, dans lequel les protections hivernales seront limitées, tout en conservant un look dépaysant.

J'y pense... surtout à l'entrée de chaque hiver...

Exemple de protection réussie : une belle *Dickso-nia antartica* en plein été.





PlantAxoticA

Revue trimestrielle éditée par la Société française d'acclimatation Association loi 1901 fondée en 2013 BP 16 - 17880 Les Portes-en-Ré www.societe-francaise-acclimatation.fr

Service des abonnements : BP 16 - 17880 Les-Portes-en-Ré
Directeur de publication : Claire Simonin

Rédacteur en chef : Pierre Bianchi / Correctrice : Claire Simonin / Mise en pages : David Flores Prieto Impression : Grand Large Imprimerie - 44115 Haute-Goulaine / Dépôt légal : à parution N° ISSN : 2264-6809 / N° ISSN (imprimé) 2276-3783 / N° de CPPAP : 0419 G 92686 Adhésion SFA : 15 € par an / Adhésion SFA + abonnement : 37 € / Abonnement seul : 30 € Prix de vente au numéro : 8 €.

BULLETIN D'ADHÉSION 2017

Société française d'acclimatation

(Merci de bien vouloir remplir à nouveau ce bulletin, même si vous renouvelez votre adhésion sans changement d'adresse ni de téléphone.) __ Prénom : _____ Je soussigné(e) : Nom : ______ Dénomination sociale (personne morale) : Code postal : Ville : Profession : ______ Tél. fixe et /ou mobile : _____ Courriel: Les informations recueillies sont nécessaires pour votre adhésion et la bonne gestion de l'Association et ses membres. Elles sont destinées uniquement aux membres et seront publiées dans l'annuaire des membres sur le site Internet de l'Association (partie réservée aux seuls membres). Elles font l'objet d'un traitement informatique, non soumis à déclaration au titre de la dispense n° 8 issue de la délibération CNIL n° 2006 -130 du 9 mai 2006 (JO n° 128 du 3 juin 2006). En application de la loi du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification ou d'opposition aux informations qui vous concernent. Pour exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez vous adresser au secrétaire de l'Association. Souhaite adhérer à l'association dénommée «Société française d'acclimatation » pour l'année 2017, en qualité de (rayer la mention inutile) : – membre actif : 15 € – membre bienfaiteur : 90 € Si vous le souhaitez, parlez-nous ici de votre rapport à l'acclimatation, comment y êtes-vous venu ? A quel type de plantes vous intéressez-vous ? Et de vos attentes par rapport à la Société. Acceptez-vous que vos coordonnées figurent dans l'annuaire des membres, qui apparaîtra dans la partie réservée aux seuls membres sur le site de la Société ? Oui - non Souhaitez-vous être inscrit gratuitement au forum internet de la Société française d'acclimatation ? Oui -Souhaitez-vous recevoir une facture acquittée ? Oui - Non (Joindre une enveloppe timbrée à votre adresse. Merci) Veuillez remplir et renvoyer ce bulletin accompagné de votre règlement, à l'ordre du trésorier de SFA, à : Société française d'acclimatation, BP 16, 17880 Les Portes-en-Ré. Adhésion association : 15 € Dons : _____ € Montant total : _____ €. Adhésion association y compris abonnement *PlantÆxoticA* version papier : 37 € Abonnement 1 an PlantÆxoticA version papier : 30 € Prix par numéro: 8,50 € (Gratuit en ligne: www.societe-francaise-acclimatation.fr/publication.html) Fait à : ______, le ____/ _____. Signature (obligatoire):

Présentation des auteurs

Patrick Bellec

58 ans, agent de maîtrise dans les Télécoms. C'est à la sortie du lycée que je suis tombé dans la marmite de la botanique (comme dirait un célèbre héros de BD). J'ai travaillé pendant deux ans dans une pépinière en Ile-de-France. Au début des années quatre-vingt, je rejoins Brest pour mon nouveau travail et cela me permet d'avoir un jardin, dont je prends pleinement possession dans les années quatre-vingt-dix, à Plougastel-Daoulas (zone 9a). A Brest, je rentre en contact avec le Conservatoire botanique, et j'adhère à son association de soutien, L'Arche aux Plantes, dont je serai président durant vingt ans. Au contact des botanistes du Conservatoire, c'est le turbo pour découvrir toute la diversité des plantes. Dans le jardin, je m'intéresse plus particulièrement à l'acclimatation, et dans un premier temps cela sera les plantes australes (Chili, Nouvelle-Zélande, Tasmanie, Afrique du Sud), avec notamment les Protéacées et les familles liées aux bulbes. Ma passion pour la montagne m'entraîne vers les végétaux d'altitude, assez ardus en accli-matation. En 1999, j'ai la chance de participer à un premier voyage en Chine, dans le Yunnan, organisé par un pépiniériste du Léon. Il sera suivi de deux autres voyages dans cette région particulièrement riche en végétaux. Pour le jardin, cela se traduira par de nouvelles acclimatations, notamment dans les Magnoliacées, les Théacées, les Berbéridacées, les Convallariacées...

pabellec@wanadoo.f

Régine Dumont

Rien depuis ma plus tendre enfance ne me prédestinait à développer une passion pour le jardinage. Mes parents n'avaient pas de jardin. Par contre, je me rappelle avec une étonnant précision l'émotion suscitée par la découverte de l'apparition du cotylédon sur un haricot. Ça m'avait semblé magique! C'est l'institutrice, en « leçon de choses », qui nous avait demandé de mettre un haricot blanc entre deux tampons de ouate humidifiés. Plus tard, sur le chemin du lycée, au printemps, j'admirais un très grand rosier qui recouvrait toute une grille. Je m'arrêtais pour respirer le parfum des roses et, quelquefois, je chapardais un bouton. Ces émois ont dû s'imprimer dans mon subconscient et ont, sûrement, été les prémices d'un intérêt tout particulier et toujours grandissant pour le règne végétal. Depuis que je suis à la retraite, c'est devenu une véritable passion. Mes recherches pour aménager le terrain m'ont fait découvrir des familles de plantes inconnues comme les Agavacées, xérophytes, succulentes et cactus. J'ai été surprise, fascinée par la beauté des formes, des graphismes, des textures et des feuillages. Au fil des ans, j'ai amassé un grand nombre de pots, cumulant des ébauches de collections (principalement des succulentes). Le temps passe, mon enthousiasme à apprendre, comprendre, découvrir, reste vif. Mon souhait? Devinez... Que ça dure le plus longtemps possible!

Tom Velardi

Expatrié américain vivant depuis quatorze ans près de Fukuoka sur l'île de Kyushu, au Japon, je suis à l'origine professeur d'anglais. Je pourrais qualifier le climat ici de « tempéré chaud », bien que de nombreuses plantes y poussant spontanément soient d'origine subtropicale. Si on se réfère au système de rusticité USDA, ma ville se situe en zone 9a. La pluviométrie y est élevée : en moyenne, plus de 1 500 mm annuellement. La moitié de cette quantité tombe en juin et juillet, pendant la mousson d'été. Je fais pousser presque toutes les plantes qui peuvent supporter à la fois le climat et moi, comme des cyclamens, des orchidées tropicales ou tempérées, des fougères épiphytes, clubmosses (Lycopodium), des Cycadales, d'assez nombreux bulbes à fleur, des plantes persistantes de sousbois et d'autres. J'aime la photographie, la vidéo, cuisiner, méditer et boire de la bonne bière (particulièrement la bière belge).

Note du traducteur de l'article : Les plantes auxquelles Tom s'intéresse ont souvent fait l'objet de présentations ou de vidéos d'excellente qualité qu'on peut retrouver sur son Site Internet : http://botanyboy.org.

Pierre Bianchi

Intrigué par les plantes exotiques depuis ma toute petite enfance, je bouture et cultive depuis lors des plantes succulentes. Je me suis lancé à l'adolescence dans une recherche désespérée de documentation sur les possibilités d'acclimatation, très incomplètement satisfaite par la lecture de périodiques ou du *Bon Jardinier*.

A l'occasion de mes études supérieures, j'ai profité de la proximité existant entre la faculté de médecine de Montpellier et le Jardin des plantes pour visiter régulièrement celui-ci, puis ai cultivé les exotiques dans un jardin familial, et désormais dans celui créé en zone 9 (plaine du Roussillon) depuis 1993. J'ai repris de façon plus approfondie l'étude de l'anglais pour avoir accès aux livres de référence traitant des végétaux subtropicaux et de paysagisme, afin de pratiquer, autant que possible, une acclimatation raisonnée, organisée et esthétique.

Membre des Fous de palmiers dès que j'en ai connu l'existence, président de l'association de 2007 à 2012, je me suis senti de plus en plus à l'étroit dans ce groupe de plantes, alors que presque toutes les plantes acclimatables en milieu méditerranéen me passionnent ; dans mon jardin, certains groupes de plantes font l'objet de collections en plein air.

pbianchi@wanadoo.fr

Daniel Schneider

61 ans, enseignant à la retraite. Mes années d'école normale à Toulouse, en 1977 et 1978, et le regard averti de mon épouse, Italienne du Sud, me firent découvrir une autre flore que celle d'Alsace. Ainsi, les figues pouvaient se cueillir sur les arbres, ce qui était nouveau pour moi, qui ne les avais connues jusque-là que sèches et compressées dans des boîtes. J'y ai aussi découvert les kakis, les grenades, les jujubes, et quantités d'autres plantes toutes plus intéressantes les unes que les autres.

Revenu en Alsace, j'ai fait l'acquisition d'un terrain de 6 000 m² où les bambous ont vite remplacé les pommiers et les pruniers. Une grande passion était née, parfois exclusive et égoïste, comme d'ailleurs toute passion ; ainsi, lors des vacances estivales, nous passions plus de temps dans les pépinières qu'à la plage.

Plus tard, avec les nombreuses visites de jardins et grâce aux conseils avisés d'autres passionnés, je me suis intéressé à beaucoup de plantes différentes, et plus particulièrement aux plantes australes, puis aux palmiers, avec toujours l'espoir secret d'en réussir l'acclimatation dans mon jardin, et ainsi d'en modifier le paysage. Mais le climat alsacien est rude, les eucalyptus gèlent environ tous les dix ans et les palmiers ont besoin d'une protection hivernale pour survivre. Malgré tout, l'aventure est passionnante, et les difficultés climatiques me stimulent plus qu'elles ne me découragent... et l'histoire n'est pas encore terminée.

danielschneider@hotmail.fr











